

Un jeune écrivain ardennais, Bernard Marcotte, face à Romain Rolland

Henri Cambon

« Je ne m'entendrai jamais avec Romain Rolland sur ce terrain du vers libre et autres opinions de même farine. » C'est ce que déclarait le jeune écrivain Bernard Marcotte à un ami proche, Paul Tuffrau, le 15 novembre 1911. Le ton est donné ! Et pourtant, alors même qu'il avait été déçu par la lecture de *L'Aube*, il avait reconnu : « Cela n'empêche pas que Romain Rolland soit quelqu'un à aimer, une belle âme... »¹

Romain Rolland était un écrivain très lu dans le milieu des jeunes intellectuels des années 1910. La publication de *Jean-Christophe* en plusieurs livraisons échelonnées de 1904 à 1912 par les Cahiers de la Quinzaine, a très nettement augmenté son lectorat, bien au-delà de ceux qui avaient pu connaître ses pièces de théâtre, ses écrits de musicologie ou son *Michel-Ange*. Beaucoup avaient été très touchés par cette œuvre large, insérée dans son temps, émaillée de réflexions sur la vie et sur l'art.

Bernard Marcotte était venu à Paris en 1904, depuis les Ardennes où il était né en 1887. Après ses études au lycée de Charleville, il avait pu être inscrit à Louis-le-Grand, où il s'attela à la préparation du concours d'entrée à l'École Normale supérieure. Mais alors que son condisciple Paul Tuffrau (1887-1973), avec lequel il noua une amitié profonde, poursuivit dans cette voie avec succès puisqu'il fut reçu en 1907 à Normale, puis en 1911 à l'agrégation de lettres², Bernard Marcotte abandonna la khâgne en cours d'année scolaire. Il avait un esprit trop fantasque pour se plier à une telle discipline. Une fois libéré d'une année de service militaire, il revint dans la capitale où il s'orienta vers la philosophie : licence, puis diplôme. Mais ce qui le faisait vivre,

c'était l'écriture : poèmes, contes et pièces de théâtre se succèdent dans cette période qui fut pour lui extrêmement foisonnante. Le professorat un temps envisagé ne pouvait pas correspondre à sa nature trop indépendante. Mais il fallait vivre. Il passa le concours de rédacteur dans un ministère et intégra le 1^{er} juillet 1911 le ministère des Travaux Publics, ce qui lui laissait suffisamment de temps libre. Une liberté relative qui fut de courte durée : la guerre éclatait en août 1914. Bernard Marcotte fut blessé trois fois, et surtout développa une tuberculose osseuse dans les suites d'une des blessures et des mauvaises conditions de vie dans les tranchées... S'en suivirent neuf années dans les hôpitaux militaires, au cours desquelles il assista à sa déchéance physique progressive, sans se plaindre en aucune manière, et même continuant à écrire jusqu'à sa mort survenue la veille de ses 40 ans...³

Bernard Marcotte fut très sensible au personnage de Romain Rolland, et à son importance dans la littérature de son temps. Ainsi Paul Tuffrau a pu noter le 15 mars 1911, alors qu'il lui a fait connaître ainsi qu'à un autre ami des passages de *L'Aube* : « Je leur lis les sensations d'enfance de Christophe, la scène dans l'escalier en regardant couler le Rhin, le dialogue avec Gottfried au bord du Rhin... Cela leur plaît beaucoup. "C'est certainement, dit Marcotte, à qui cette impression de puissance et de force plaît entre toutes, le plus beau livre de la littérature française contemporaine." »⁴

On trouve le même engouement chez Paul Tuffrau, qui écrivait dans son Carnet le 16 janvier 1911 : « C'est avec délices que je découvre *Antoinette*. C'est bien là les écrivains auxquels seuls je peux me donner entièrement, de tout mon amour. On y sent tellement de choses

1. Carnets de Paul Tuffrau, 24 mars 1911 (Archives privées).

2. Paul Tuffrau a par la suite eu une carrière d'enseignant (notamment à l'École Polytechnique, où il a occupé la chaire d'histoire et de littérature), et d'écrivain (nouvelles du Pays Basque – proche de Bordeaux dont il était originaire –, écrits sur la Première Guerre mondiale et sur l'histoire de l'École Polytechnique, renouvellement en français moderne de textes du Moyen Âge...).

3. Un seul livre de Bernard Marcotte est paru de son vivant : *Les Fantaisies Bergamasques* (Éd. du Temps Présent, 1913 ; réédité en 2012, Thélès). Par la suite furent publiés : *La dernière chevauchée des Rois Mages* (Thélès, 2011), *Poèmes* (Publibook, 2013), *Les Cahiers d'Ésope* (Publibook, 2013), *Théâtre* (Thélès, 2011 ; Publibook, 2015). Paul Tuffrau a rédigé une longue étude sur Bernard Marcotte : *Passage d'Ariel. Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe de l'ironie* (HDiffusion, 2017).

4. Carnets de Paul Tuffrau. Jugement élogieux de la part de Bernard Marcotte, avant que, après lecture entière de l'ouvrage, il n'en soit déçu..., comme ceci a été indiqué au début de cet article.

sourdes et profondes, d'inquiétudes morales, de vraie tristesse et d'héroïsme. Celui-là, je le mets déjà dans mes affections près de Tolstoï. » Ce qui conduira Paul Tuffrau à souhaiter aller le voir.⁵

Et cette admiration conduira Bernard Marcotte à tenir compte du jugement de Romain Rolland auquel Paul Tuffrau avait soumis *Le Songe d'une nuit d'été*, pièce en vers qu'il avait écrite à partir de celle de Shakespeare :

« Est-ce que Romain Rolland t'a renvoyé mes manuscrits ? » Force m'est alors de parler de la lettre que Romain Rolland m'écrivit à cette occasion⁶, critique de la fantaisie facile, plus proche de Rostand que de Shakespeare et je lui répète la phrase : « Si Mr Marcotte ne vise qu'au succès, il a peu de chose à faire. S'il vise plus haut, il lui faut mûrir en silence... » J'atténue tout de suite cette critique par des commentaires, il l'a écoutée en fumant, et approuvant de la tête. Il me cause d'autre chose [...].

– Quand je m'en vais, il me dit tout à coup, bras croisés, en retirant sa pipe : « Tu sais que c'est très grave. – Quoi donc ? – Ce que t'a dit Romain Rolland : il y a des gens dont on se fiche, mais pas ceux-là. Le terrible, c'est que je me sens de plus en plus attiré vers le superficiel, la surface des choses, ce qui est simplement amusant... – Cela changera quand tu auras vécu et souffert. – Non, je ne souffrirai pas. C'est une affaire de caractère, non d'occasions. » Et il redevient silencieux, fumant, les yeux à terre.⁷

Et même quand Bernard Marcotte émettra des réserves sur Romain Rolland écrivain, il précisera auprès de Paul Tuffrau : « Tu sais que c'est un homme que j'aime sans admirer ses livres. »⁸, ou bien : « C'est bien sûr quelqu'un qu'il faut aimer. »⁹ On voit là l'importance de Romain Rolland dans la jeunesse intellectuelle de cette époque, qu'il avait su émouvoir par la sincérité de son propos, et sa hauteur de vue.

En réalité, dès qu'il entre plus avant dans les idées de Romain Rolland sur la littérature, et dans son œuvre, Bernard Marcotte adopte une position assez critique, et même franchement sévère, ainsi dans sa lettre à Paul Tuffrau du 25 novembre 1913 écrite après avoir lu *La nouvelle journée*, qui termine *Jean-Christophe*. Il faut

sûrement tenir compte de la liberté de ton que permet une lettre écrite à un ami proche, ou bien une conversation avec lui, dont on sait qu'elles ne prêtent pas à conséquence, et du caractère de Bernard Marcotte, volontiers entier dans ses critiques, voire iconoclaste... Tout en sachant que le regard amusé et la malice ne sont jamais loin chez lui : « Je fais de la peine à Wahl (*à propos de Claudel, que Jean Wahl s'évertue à lui faire aimer*) mais c'est plus fort que moi. Il me fait des concessions sur Suarès, Romain Rolland, *Les fils Louverné*¹⁰, sur certains passages même de Claudel [...], pour que moi aussi je fasse des concessions inverses, mais je prends et je ne rends pas. »¹¹ De même lorsqu'il écrit à Louis Jovet : « Je regrette seulement que tu aies eu la fâcheuse idée d'ouvrir un bouquin de Romain Rolland. »¹², ou : « Que deviendrions-nous si nous n'avions plus l'occasion de nous mettre en colère, de lire par exemple du Romain Rolland. »¹³ ; et dans sa lettre du 25 novembre 1913 à Paul Tuffrau : « Me voilà-t-il pas bien méchant, bien vilain ? et de vous dire ça, à vous surtout, à toi qui as mêlé si ingénieusement la série de *Jean-Christophe* à tes meilleurs souvenirs. (*Paul Tuffrau avait confié à celle qui deviendrait sa femme, l'artiste peintre Andrée Lavieille, les parutions successives de Jean-Christophe par Les Cahiers de la Quinzaine, occasions pour lui de la revoir...*) Ma colère est sans limites : je poursuivrai jusqu'à Romain Rolland et je te dirai ceci : crois-tu que si tu avais apporté à Andrée, à mademoiselle Andrée Lavieille quelque autre série d'ouvrages : *Dictionnaire de chimie* de Wurtz, Larousse, *Grande Encyclopédie*,... ces livres n'auraient pas été lus avec la même application ? *Ergo gluc* : encore une illusion qui tombe. Romain Rolland n'y est pour rien. Pas même cela. »

En réalité, les points de divergence sont très nets, et ils sont de différents ordres.

La question du vers libre est assez symptomatique de leur différence de conception de la littérature. Romain Rolland s'intéressait vivement à cette façon de versifier, qui avait acquis une certaine importance dans la poésie depuis la fin du XIX^e siècle (qu'on songe à Francis Vielé-Griffin – dont Romain Rolland recommanda la lecture à Paul Tuffrau lors de leur entretien de novembre 1911 –, Émile Verhaeren, Arthur Rimbaud, ou Henri de

5. La teneur des deux visites (les 19 janvier et 11 novembre 1911) de Paul Tuffrau à Romain Rolland ainsi que trois des lettres qu'il reçut de lui ont fait l'objet d'une publication dans *Cahiers de Brèves - Études Romain Rolland* (n° 35, juin 2015) : *Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretiens avec un jeune normand*.

6. Lettre du 27 novembre 1911, inédite, citée un peu plus loin, et qui se trouve, comme les autres lettres de Romain Rolland à Paul Tuffrau, dans le Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France (BNF).

7. Carnets de Paul Tuffrau, 11 décembre 1911.

8. Lettre du 31 octobre 1911. Les lettres de Bernard Marcotte à Paul Tuffrau, de même que l'ensemble des manuscrits de Bernard Marcotte que Paul Tuffrau avait pu sauvegarder, sont désormais conservées dans le Département des Manuscrits de la BNF.

9. Carnets de Paul Tuffrau, 8 janvier 1912.

10. Pièce de théâtre de Jean Schlumberger.

11. Lettre à Paul Tuffrau, 26 mars 1914.

12. 8 mars 1917. Les lettres de Bernard Marcotte à Louis Jovet sont conservées dans le Fonds Louis Jovet du Département des Arts du Spectacle de la BNF.

13. 8 juillet 1919.

Régner). Et Paul Tuffrau avait sûrement fait part à Bernard Marcotte des propos échangés avec Romain Rolland au sujet de ses poèmes : « Romain Rolland me demande si Marcotte lit des vers libres : “Très peu.” Et je lui dis pourquoi. “Vous avez tort, me dit-il. Vous devriez lire les jeunes. Les vers de votre ami sont pleins de belles choses, mais cette musique endort. J’ai regretté cette hypnose dans le *Chant d’Orphée* : sujet immense, que d’autres, de nos jours, eussent mieux traité, avec plus d’éclat rythmique, et plus d’images, ce qui était nécessaire (?)” »¹⁴

Mais Bernard Marcotte, poète dans l’âme, reste fidèle à l’alexandrin, à sa beauté, à sa musicalité, et dans une lettre adressée à Paul Tuffrau le 15 novembre 1911, il défend ardemment « la forme qui a ses règles éternelles, ses lois d’unité et de diversité, d’équilibre, de monotonie, de retour du même (tu sais ce que je veux dire, une colonnade, une suite d’alexandrins) »¹⁵.

Romain Rolland incite à lire les auteurs modernes, à se tenir au courant des courants récents en littérature. C’est ce qu’il exprime à Paul Tuffrau lors de leur seconde rencontre : « “Vous voulez lire Ibsen ? Mais Ibsen est déjà vieux de 20 ans !” » ; « – À lire les classiques, vous manquez le train... Il y a actuellement un mouvement intéressant qu’il vous faudrait connaître. »¹⁶ Alors que Bernard Marcotte est, lui, imprégné des anciens. Ainsi, quand il est malade, hospitalisé dans les suites de la Première Guerre mondiale, c’est vers eux qu’il se tourne : « “La vie m’est trop mesurée pour que je la gaspille avec les contemporains”, m’a-t-il dit un jour. » s’est souvenu Paul Tuffrau dans *Passage d’Ariel. Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe de l’ironie* (op. cit.).

Et il avait écrit à Paul Tuffrau le 15 novembre 1911 :

Des gens trop préoccupés du mouvement actuel, de l’ensemble de la civilisation moderne, au lieu de s’attacher à suivre dans le passé les manifestations individuelles des grands sentiments généraux, leurs incarnations successives, perdront le sentiment de cette grande tradition humaine (la nature) et chercheront du nouveau dans cette nature même, au lieu de voir qu’il n’y a d’autre nouveauté que dans l’individuel, dans le détail, que c’est le même corps sous des costumes nouveaux, (que la nouveauté n’est donc qu’en surface), que la poésie par exemple a sa nature constante, son corps habillé tour à tour par Villon, par Ronsard, par Corneille et Racine,

par Verlaine, les romantiques...

Par ailleurs, Bernard Marcotte se méfie chez Romain Rolland d’une certaine tendance à l’introspection. « Tu vis trop avec Romain Rolland, Tolstoï et tous ces mélancoliques... » dit-il à Paul Tuffrau.¹⁷ Alors que lui-même garde toujours une grande pudeur dans l’expression de ses sentiments.

Quant à *Jean-Christophe*, ses critiques sont vives. Il reproche une construction trop cérébrale, par moments didactique, que le roman soit un ouvrage à thèse, avec des généralisations excessives, et qu’il manque de naturel et de spontanéité – c’était une façon d’écrire qui était étrangère à Bernard Marcotte, lui qui refusait tout intellectualisme, et aussi tout conformisme : « Les personnages ne vivent pas par le dedans, ils sont fabriqués à coups de fiches, ils ne sont pas sentis... »¹⁸ ; « C’est lent, des idées s’y mêlent, qu’il eût mieux fait de mettre sous forme dogmatique... »¹⁹ ; et à propos de *La Révolte* : « Ça manque de vie. »²⁰ ; ou après la lecture de *La nouvelle journée* : « Les personnages ne sont pas vivants : on ne les atteint jamais immédiatement, on n’entre pas en eux, on ne s’oublie pas en eux. On se dit toujours : Romain Rolland a voulu montrer ceci, cela. »²¹, et : « Ô dissertations de maître d’école ! »²²

Bernard Marcotte avait, un jour, reconnu : « Ce qu’il y a de bien, ce sont des réflexions de critique sur l’art, ou de moraliste sur l’amour, l’amitié. »²³ Mais dans sa lettre du 25 novembre 1913, il regrette dans *La nouvelle journée* « ces dissertations sur le peuple suisse, sur les jeunes générations italiennes, sur le mouvement intellectuel français, ces grandes pages politico-sociales sur la vie humaine qui tiennent une bonne moitié de la première partie du livre », estimant qu’elles « n’ont rien à voir avec la littérature. », – oubliant peut-être là les longues digressions dont Victor Hugo ou Balzac ont émaillé leurs romans...

Il reproche aussi une certaine “grandiloquence” – qu’il distinguait bien du lyrisme, lyrisme qu’il pouvait faire sien s’il était, selon ses critères, *vrai*. « Romain Rolland ne se doute pas qu’il est absolument interdit à un écrivain de faire des métaphores si scrupuleuses sans mettre quelque chose pour les faire passer : ou de l’humour, ou (ce qu’il a peut-être prétendu faire) du lyrisme à la Hugo ou à la Michelet. »²⁴ Et en outre, il critique quelque facilité dans l’écriture : « C’est un petit filet

14. Carnets de Paul Tuffrau, 13 novembre 1911 (*Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretien avec un jeune normalien, op. cit.*).

15. Cette lettre, et celle du 21 novembre 1911, dans lesquelles Bernard Marcotte développe ses griefs contre le vers libre, sont reproduites dans *Passage d’Ariel. Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe de l’ironie* (op. cit.).

16. Carnets de Paul Tuffrau, 13 novembre 1911 (*Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretien avec un jeune normalien, op. cit.*).

17. Carnets de Paul Tuffrau, 19 janvier 1911.

18. *Idem*, 14 janvier 1912.

19. *Idem*, 25 mars 1911.

20. *Idem*, 22 janvier 1912.

21. Lettre à Paul Tuffrau, 25 novembre 1913.

22. *Idem*.

23. Carnets de Paul Tuffrau, 14 janvier 1912.

24. Lettre à Paul Tuffrau, 25 novembre 1913.

d'eau tiède qui coule, qui coule : ce n'est jamais un torrent. »²⁵ (reproche similaire vis-à-vis de George Sand, exprimé alors de façon un peu rude : « – Je suis le robinet dans la bonne cuisine. Mon débit est assuré : quand on m'ouvre, je coule. »²⁶) Plus tard, Paul Tuffrau rejoindra Bernard Marcotte lorsqu'il écrira sur Romain Rolland dans son *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la Littérature Française de Gustave Lanson* (Hachette, 1953) : « Trop de prolixité, il faut bien le dire, et de prolixité sentimentale. »

La littérature était autre pour Bernard Marcotte. D'un côté, l'écrivain n'a pas à simplement "transcrire" la vie (« Marcotte médit beaucoup d'Antoinette de Romain Rolland, qui lui semble trop la vie même. Il revient toujours à son idée, qu'une œuvre doit se distinguer de la vie par un élément fantaisiste, lyrique, rationnel, n'importe. Ce qu'il a aimé dans le livre, c'est la dernière phrase²⁷, – et l'enfance d'Antoinette. Mais rien ne lui a rendu l'impression de *L'Aube*, le fleuve qui coule... »²⁸), Bernard Marcotte refusant en particulier tout sentimentalisme auquel une telle transcription risquait d'aboutir. De l'autre, il faut générosité et prodigalité dans un ouvrage littéraire. Ce qui lui faisait apprécier Hugo, même s'il pouvait regretter ses « tambourinades » et lui faire grief de « penser comme les grosses caisses font du bruit »²⁹, et surtout admirer Péguy, « un homme sincère »³⁰, dont il aime « la grosse santé paysanne, les ressourcements, les rejaillissements »³¹.

Ses références, ce sont aussi Shakespeare, Rabelais³², Villon, Voltaire... Et en matière de prose, Bernard Marcotte se tournera vers le conte. Le conte n'étant pas une fuite hors de la réalité, mais une façon d'y revenir par un chemin détourné, et d'apporter au lecteur, non pas des idées, en quelque sorte mâchées, mais de la joie...

Les conteurs ne changent rien à l'ordre des choses, ils n'atteignent pas la réalité. [...] Leurs fictions glissent au-dessus de la vie, aussi légères, aussi impalpables et aussi vaines que les vapeurs et les nuages au-dessus de la face de la terre. Pourtant, sachant qu'il y a dans les cœurs humains, à côté de la certitude et de la foi, des espérances et des désirs, des pressentiments et des rêves, les conteurs composent leurs histoires comme le corps

léger et brillant où s'incarneront ces pensées confuses : ils comblent cette attente, apaisent cette inquiétude ; par eux rien ne devient réel, mais tout redevient beau et pur, si beau même qu'il semble que la vanité de leurs œuvres soit comme le prix des enchantements qu'ils nous dispensent. (La dernière chevauchée des Rois Mages)

La comédie peut avoir la même fonction que le conte : c'est ce qu'explique Arlequin dans *Les Fantaisies Bergamasques*³³ :

« N'avez-vous jamais désiré plus de légèreté dans la lumière, plus de frémissements dans les feuilles des arbres, plus de finesse dans la brume, plus de caprice en vos pensées ? Ne trouvez-vous pas qu'il manque à la nature je ne sais quoi de fantasque et de hardi, de bizarre et de charmant, et que partout où ces caractères se rencontrent en elle notre désir les dépasse et imagine mieux encore ! Certes ce n'est pas à nous, humbles comédiens, qu'il appartient de changer le cours des astres ou l'aspect des paysages. Ce que nous ajouterons à l'œuvre de Dieu sera plus irréel que le parfum d'une fleur, l'ombre d'un nuage, l'invisible frémissement de l'air, et cependant ce ne sera pas en vain que nous aurons rêvé les plus frivoles de nos rêves. »

On sent bien là qu'on n'est pas du tout sur le même registre que Romain Rolland. D'où l'incompréhension au sujet du *Songe d'une nuit d'été*, dont Paul Tuffrau avait confié le manuscrit à Romain Rolland, lequel exprima de fortes réserves dans une lettre à Paul Tuffrau du 27 novembre 1911 :

*Je vous retourne, sous pli recommandé, les manuscrits de votre ami. J'ai lu avec beaucoup de plaisir le nouveau *Songe d'une nuit d'été*. M. Bernard Marcotte est admirablement doué. Il est riche de fantaisie et d'esprit. Le danger pour lui est dans sa facilité. Il y a, dans ce qu'il écrit, trop de choses inutiles, – non parce qu'elles sont en dehors de l'action, – mais parce qu'elles sont insuffisamment écrites, pensées et senties. Je vous avoue d'ailleurs que sa poésie, très française, est, pour mon goût, un peu trop "littéraire". Elle n'est pas nourrie d'assez de vie encore, d'assez de vie vécue. Cela frappe, par comparaison avec la féerie de Shakespeare, qui n'est pourtant pas une de ses œuvres souveraines. Les êtres de Shakespeare sont de vrais hommes, de vraies femmes, sans que le caprice y perde rien de ses droits et de ses folies poétiques. Je n'en*

25. *Idem*.

26. Lettre à Georges-Henri Lacassie, 23 février 1923.

27. « Et sans doute qu'Antoinette, ce soir-là, était avec Olivier : car Christophe la vit dans les yeux d'Olivier ; et ce fut son image, brusquement évoquée, qui le fit venir, à travers tout le salon, vers le messager inconnu qui lui apportait, comme un jeune Hermès, le salut triste et doux de l'ombre bienheureuse. »

28. Carnets de Paul Tuffrau, 6 avril 1911.

29. Lettre à Jean Wahl, 3-6 novembre 1909 (lettre reproduite dans *Passage d'Ariel. Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe de l'ironie, op. cit.*).

30. Lettre à Georges-Henri Lacassie, 12 novembre 1911.

31. Lettre à Paul Tuffrau, 30 mai 1913 (lettre reproduite dans *Passage d'Ariel. Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe de l'ironie, op. cit.*).

32. Il y avait là tout de même des points communs. Romain Rolland a beaucoup aimé Shakespeare, auquel il a consacré « Quatre essais », repris dans *Compagnons de route* (1931). Et *Colas Breugnon* n'est-il pas, pour une large part, dans la lignée des œuvres de Rabelais ?

33. Chapitre *En Flandre*.

pourrais dire autant de l'œuvre de votre ami. Elle est plus près de Rostand que de Shakespeare. Rien de plus naturel, quand on est au début de sa vie. Pour arriver au succès, M. Marcotte n'a pas grand-chose à faire. Mais s'il vise plus haut, ainsi que j'en suis sûr, il faut, pour que ses beaux dons donnent leurs fleurs et leurs fruits, il faut mûrir en silence.

Plus tard, le 17 septembre 1912, Bernard Marcotte reviendra sur ce jugement dans une lettre à Paul Tuffrau :

J'ai relu le Songe, à peu près dans le même état d'âme que celui où je l'avais écrit et je n'y veux plus rien changer que de minuscules détails. Mais je ferai une préface pour expliquer que c'est un songe, une rêverie désordonnée comme toutes les rêveries, compliquée et diverse à plaisir et que M. Romain Rolland a eu mille fois tort d'y chercher une action, des personnages vivants quand il n'y a que moi de vivant dans tout cela. Du lyrisme qui ne s'inspire ni de l'amour, ni de la mort, ni de la nature, mais de la fantaisie.

Et on peut rapprocher de cette lettre ce que Bernard Marcotte a écrit dans sa préface aux *Fantaisies Bergamasques* :

La fantaisie est le privilège du poète et du conteur. Elle est une légèreté intérieure, une disposition à la joie, au rire, au caprice. Sitôt que je prononce ce mot, il évoque en moi plus d'images qu'un amour passé n'éveille de souvenirs chez celui qui l'a vécu. Je vois l'ombre indécise du soir et la lumière argentée du matin, des frémissements d'eau, de moissons et de feuilles, tout ce qui flotte et glisse comme le nuage, tout ce qui est fragile comme la fleur, délicat comme l'insecte, subtil comme le parfum. Je vois les forêts de Shakespeare et les chœurs d'Aristophane, les lutins d'Écosse et les trolls de Norvège, tout ce qui danse dans un rayon de lune, frissonne dans la brume du soir, et s'endort au matin dans une corolle humide. Ces choses n'ont rien de commun que d'être gaies et frivoles, mais ne vous hâtez pas de les condamner pour leur insignifiance, et croyez qu'il faut aimer, si humble et si fragile soit-elle, toute œuvre d'où rayonne un peu de lumière, où bourdonne un peu de rire.

Ainsi, deux natures profondément différentes, qui ne se sont pas réellement comprises (– il ne s'agit pas là d'une question de générations). Et pourtant toutes deux très entières et animées de la même passion de la littérature et dans une certaine mesure de la vie.

Chacun s'est probablement trop arrêté à la forme de l'écriture de l'autre. Romain Rolland sans réaliser que derrière la fantaisie et l'apparente frivolité de certains textes de Bernard Marcotte, il y avait une sensibilité très profonde, et un monde de réflexions, qui se dévoileront pleinement dans la préface des *Fantaisies Bergamasques*, et dans ses textes à teneur philosophique, *Les Cahiers d'Ésope*.

Quant à Bernard Marcotte, il ne s'est pas entièrement rendu compte que derrière le style de Romain Rolland, il pouvait y avoir une émotion sincère, qu'en tout cas il y avait une foi, celle en « la nouvelle aurore du monde »³⁴ et en « une humanité nouvelle à refaire »³⁵, et une grande force de pensée et de conviction. Et que le souci de se tourner avant tout vers les contemporains n'était en fait pas du tout exclusif (les œuvres – et les réflexions – de Romain Rolland sont nourries par la lecture des textes anciens..., mais ce qu'on peut regretter surtout chez Romain Rolland, est qu'il soit par moments, – et cela chaque fois de façon très sincère –, trop péremptoire dans tel ou tel jugement, jugement qu'il nuancera ultérieurement... : trop de sincérités successives, assénées chaque fois avec trop de force), et que derrière cette préoccupation de lire les modernes il y avait celle de permettre à de nouvelles pensées et formes littéraires de s'exprimer³⁶, et pour lui-même d'élargir son univers : « Christophe [...] ne demandait pas aux autres, en pensant comme lui, d'affermir sa pensée : de sa pensée, il était sûr. Il leur demandait d'autres pensées à connaître, d'autres âmes à aimer. Aimer, connaître, toujours plus. Voir et apprendre à voir. »³⁷

Aussi, cette phrase de Romain Rolland, Bernard Marcotte aurait presque pu l'écrire : « Il faut tout embrasser, et joyeusement jeter dans la fonte ardente de notre cœur et les forces qui nient et celles qui affirment, ennemies et amies, tout le métal de vie. »³⁸

octobre 2017

Henri Cambon est auteur ou responsable de la publication d'ouvrages concernant Paul Tuffrau, la peintre Andrée Lavieille ou Bernard Marcotte. Il a consacré un article à la relation Paul Tuffrau - Romain Rolland, dans les Études Romain Rolland n°35, juin 2015.

34. *La nouvelle journée*, Troisième partie (Albin Michel, 2007, p. 1441).

35. *Idem*, "Adieu à Jean-Christophe" (p. 1485).

36. Cet intérêt était soutenu par une certaine générosité. Ainsi, après son premier entretien avec Romain Rolland, en janvier 1911, Paul Tuffrau note dans son carnet, à propos de Bernard Marcotte : « Romain Rolland s'y intéresse, me demande ce qu'il fait, s'il aurait envie de publier actuellement, si l'on ne pourrait pas faire quelque chose... » (*Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretiens avec un jeune normien*, op. cit.)

37. *La nouvelle journée*, Quatrième partie (op. cit., p. 1455).

38. *Idem* (p. 1456).